



HAL
open science

Le Rouet est silencieux dans la vallée. Lamartine, Flaubert, Proudhon et Marx.

Dominique Dupart

► **To cite this version:**

Dominique Dupart. Le Rouet est silencieux dans la vallée. Lamartine, Flaubert, Proudhon et Marx.. Aurélie Foglia-Loiseleur. Lamartine ou la vie lyrique, Hermann, pp.67-79, 2018, Cahier Textuel, 2705692169. hal-04476416

HAL Id: hal-04476416

<https://hal.science/hal-04476416v1>

Submitted on 27 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE ROUET EST SILENCIEUX DANS LA VALLÉE
 LAMARTINE, FLAUBERT, PROUDHON ET MARX

par Dominique Dupart

Avant *L'Éducation sentimentale* et le procès à charge armé par le roman contre un lyrisme dégradé en sentimentalisme, procès qui n'épargne pas Lamartine qui apparaît à plusieurs reprises, subrepticement, en repoussoir, dans le décor, on peut affirmer qu'il y a eu une pensée du lyrisme inséparable d'une critique pratique de l'existence sociale : pour cela, il faut réussir à imaginer que le lyrisme n'est pas seulement une doctrine poétique, une nouvelle façon d'écrire de la poésie autant qu'une façon de parler de la mise en voix d'un poème et autant qu'une pensée politique fondée sur l'unanimité et l'harmonie des cœurs, mais également une tentative pour habiter idéalement l'espace qui nous entoure, inséparable d'une critique des mœurs du temps présent, puisque, pour que ce lyrisme là soit possible, il faut tout simplement changer le monde.

Plus simplement, ce qui pour nous, désormais, rime avec une pensée utopique et sociale, ou, pire encore, selon Flaubert, comme un fantasme de se fondre dans le bain du monde, fantasme impossible qui s'aliène en désir de consommation des paysages et de toutes les possessions qui les accompagnent, le lyrisme désignait aussi un rapport sensualiste aux êtres et aux choses, la projection hors de soi d'une vie belle et bonne en laquelle le sujet fait corps avec le monde et, inversement, la projection heureuse et harmonieuse en soi d'un monde désiré et sensible, ce qui a impliqué, d'emblée, beaucoup de mélancolie, beaucoup de silence, beaucoup de *tempus fugit* virgilien entourant de rares épiphanies serties en poèmes. Ce qu'on peut appeler tout simplement *vivre une*

vie lyrique. Pour Jean-Pierre Richard, cette vie lyrique revient à rester fidèle à la littérature, à une sorte d'irréel de l'existence qui empêche de vivre pleinement une vie sociale ancrée dans le présent¹. Selon le critique qui propose une lecture positive de la dégradation du lyrisme en vie sentimentale effectuée par Flaubert, Frédéric et Madame Arnoux sont donc moins ridicules que n'a voulu le croire Michelet, car ils sont restés authentiques en refusant les compromissions d'une vie sociale dégradée, en choisissant plutôt de vivre une vie parallèle, cette vie lyrique, qui est autant une union des âmes fantasmée et sublimée qu'une manière d'habiter sensiblement le monde comme un poème. « ... et il me semble que vous êtes là quand je lis des passages d'amour dans les livres », dit Madame Arnoux à Frédéric².

Cependant vivre une vie lyrique n'a pas toujours signifié désirer seulement passionnément, et en vain, se promener au bord des charmes avec son aimée, vivre sa vie en la sublimant dans l'irréel et en renonçant au monde. Vivre une vie lyrique, c'était aussi, au temps de Lamartine, qui est aussi le temps de Marx et de Proudhon, et de Hugo, mais aussi le temps de Chateaubriand, quoique de façon décalée, tenter de réfléchir aux conditions matérielles et sociales indispensables qui puissent rendre concret dans la vie réelle de tous (et pas seulement dans la vie du poète ou dans celle d'un héros de roman) une pratique d'existence sociale en laquelle le lyrisme serait vivant. La vie lyrique avant de devenir une vie irréelle, une vie de *et* dans la littérature, une vie sentimentale vécue par défaut, est une vie sociale qui doit advenir, en vue de laquelle on doit solliciter toutes les inventions du temps, la pensée économique, la pensée médicale, mais aussi la critique littéraire, la critique des textes autant que celle des discours, des institutions, des révolutions et des insurrections. La vie lyrique est inséparable d'une pensée révolutionnaire de la vie sociale. Vivre en harmonie avec le monde sensible au sein d'un régime social de vie, de telle façon que tous, et pas seulement quelques uns, puissent vivre une vie bonne.

Cette hypothèse posée conduit à renouveler notre lecture commune des poèmes en les lisant dans le regard de ceux pour lesquels ils étaient inséparables d'une pensée sociale. Dolf Oehler a en partie effectué

1. Jean-Pierre Richard, *Littérature et Sensation, Stendhal, Flaubert, Fromentin, Les Goncourt*, Collection Points-Littérature, Paris, Seuil, 1954, pp. 50-52.

2. Gustave Flaubert, *L'Éducation Sentimentale* [1869], éd. Pierre-Marc de Biasi, Le Livre de Poche Classiques, Paris, 2002, III^e partie, Chapitre VI, p. 618.

cette traversée et, assez bizarrement, il fait endosser le costume de l'ennemi de cette vie lyrique à Lamartine³. Assez bizarrement, mais assez commodément, en épousant la critique marxiste de la phraséologie lyrique. Pour Marx et ses camarades, Lamartine incarne la chute de la vie lyrique dégradée en discours et belles paroles, pour aller vite, dégradée en tribune : ce que désigne la phraséologie lyrique justement. Dolf Oehler engage, entre autres, dans cette croisade Flaubert et Baudelaire et donne à cet effet le timbre de la doxa en recherche littéraire sur le lyrisme de Lamartine. Tout d'abord, le procès institué à charge contre la vie lyrique dégradée en discours est autant le fait des révolutionnaires et des sceptiques qui ont inventé l'Art pour l'art que celui des réactionnaires anti-progressistes qui se sont réjouis de la mort du lyrisme social. Lamartine et sa pensée lyrique d'un monde social meilleur, ainsi que celle de Hugo, ne sont pas seulement les cibles de Marx, Engels et Proudhon, mais aussi celles de Guizot et, par la suite, de tous les conservateurs de la Chambre élue le 4 mai 1848. Et Flaubert, s'il ne supporte pas l'Olympe transformé en champ de pommes de terre (une façon comique de décrire la pensée lyrique dégradée en utilitarisme social), s'il n'a jamais épousé les ambitions de cette vie lyrique-là, à plusieurs reprises, sa correspondance témoigne des fureurs rentrées de son désir de critique sociale, preuve qu'il avait conscience, tout de même, de tout ce que le réel avait d'oppressif, empêchant sa vie lyrique sublimée d'advenir concrètement dans sa propre existence. « Ah! vous croyez, parce que je passe ma vie à tâcher de faire des phrases harmonieuses en évitant les assonances, que je n'ai pas, moi aussi, mes petits jugements sur les choses de ce monde? – Hélas oui! Et même je crèverai enragé de ne pas les dire⁴. »

Enfin, si Marx, Engels, Flaubert, s'acharnent contre la phraséologie lyrique, Flaubert, dès son apparition, Marx et Engels, après l'échec révolutionnaire qu'est le moment 48 à leurs yeux, c'est aussi le symptôme d'une puissance sociale du lyrisme qui retentissait alors, une puissance d'autant plus haïe qu'elle était vouée fatalement, tragiquement, à la

3. Dolf Oehler, *Le Spleen contre l'oubli. Juin 1848. Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen* [1988], trad. par Guy Petitdemange et de Sabine Cornille, Paris, Payot, 1996, p. 85 et p. 109.

4. Gustave Flaubert, *Correspondance* [1830-1851], éd. par Jean Bruneau, Paris, Gallimard, 1973, t. I, Lettre à Louise Colet, 18 septembre 1846, p. 351 et t. III, Lettre à George Sand, 29 septembre 1866, pp. 536-537.

reconduction du même (Flaubert) et encore plus tragiquement, car moins fatalement, à la trahison de ses ambitions révolutionnaires par ceux-là même qui le professaient (Marx, Engels). Pour percevoir la vie lyrique comme une pratique d'existence sociale, il faut donc remonter en amont de cette querelle déjà bien arpentée et pister avant le moment 48 les tentatives poétiques, critiques, révolutionnaires qui ont été élaborées pour penser un avenir qui n'est finalement jamais advenu, si ce n'est en creux, dans l'horizon de la critique, ou sur le mode de l'engloutissement (ce qui est aussi une façon d'advenir, façon mélancolique et malheureuse, mais façon tout de même, qui consonne aussi tristement avec le *tempus fugit* des origines). Dans cette traversée, Lamartine a pleinement sa place, si on prend la peine de faire résonner ses poèmes et ses discours en écho avec la critique sociale qui avait cours simultanément à leur écriture : avant de figurer pour toujours, idéalement, le traître et le repoussoir poétique qu'on connaît, avant aussi de muter souterrainement en une modernité qui ne connaît plus son nom mais qui tente toujours, sans le savoir, de creuser le sillon qu'il a ouvert.

En 1846, Proudhon dans *Philosophie de la misère*, attaque avec violence les rimailleurs en lesquels il faut surtout reconnaître Lamartine⁵. Si, par la suite, Marx l'attaque violemment en retour dans *Misère de la philosophie* en 1847, l'un et l'autre, fustigent en la décrivant longuement la dégradation de la vie sensible qui advient inexorablement sous le joug de la révolution industrielle. Mais, chez Marx, c'est Eugène Sue, et non Lamartine, qui sert de cible pour faire le procès de l'écriture lyrique au cours d'un gigantesque travail de critique littéraire opéré à propos des *Mystères de Paris*⁶. L'un et l'autre accusent la littérature lyrique de ne pas être à la hauteur du réel social, en fait, de ne pas faire son travail de dire ce qui est, ce qui advient réellement au monde et aux êtres qui l'habitent. La littérature ignore ou déforme. Pire, elle prend acte des métamorphoses sociales du monde mais elle le fait de telle manière qu'elle contribue au renforcement de l'aliénation des êtres.

5. Pierre-Joseph Proudhon, *Philosophie de la misère* [1846], in *Philosophie de la misère, Misère de la Philosophie*, Pierre-Joseph Proudhon, Karl Marx, Groupe Fresnes-Antony de la Fédération anarchiste (Antony), 1923-1977, t.1 et t. 2.

6. Karl Marx et Friedrich Engels, *La Sainte Famille ou Critique de la critique, contre Bruno Bauer et consorts* [1845], Traduction d'Erna Cogniot. Présentée et annotée par Nicole Meunier et Gilbert Badia. Paris, Les Éditions sociales, 1969, 256 p.

Pour Proudhon, qui évoque les « exterminations en masse » à propos de la misère grandissante du prolétariat, « nos rimeurs, étrangers aux affaires de ce monde, sans entrailles pour le prolétaire, continuent de soupirer à la lune leurs mélancoliques voluptés. Quel sujet de méditations cependant, que les misères engendrées par le monopole⁷... » Mais c'est moins l'accusation aux poètes qui importe ici, le procès fait au lyrisme de faire défaut au réel social, que l'obstination avec laquelle Proudhon demande des comptes à Lamartine comme s'il y avait eu un espoir déçu, comme si, en germe, dans l'œuvre poétique de Lamartine, il y aurait eu la possibilité poétique de faire advenir pleinement la peinture de ce réel social. « Chrétien et philosophe, monarchique et démocrate, grand seigneur et peuple, conservateur et révolutionnaire, apôtre des pressentiments et des regrets, M. de Lamartine est l'expression vivante du XIX^e siècle, la personnification de cette société, suspendue entre tous les extrêmes. Une seule chose lui manque, facile à acquérir, c'est la conscience de ses contradictions. Si son étoile ne l'eût destiné à représenter tous les antagonismes, et sans doute encore à devenir l'apôtre de la réconciliation universelle, M. de Lamartine serait resté ce que d'abord il nous est apparu avec tant d'éclat, le poète des traditions pieuses et des nobles souvenirs⁸. » La critique est très singulière. Elle est à la fois juste et injuste. Lamartine a tenté de transmuter les enjeux poétiques du lyrisme en enjeux politiques au cours de sa carrière parlementaire qui bat son plein en 1846 mais il a échoué, dit Proudhon, car les conséquences politiques d'une telle transmutation auraient dû aboutir à une position réformatrice beaucoup plus forte, beaucoup plus radicale. Dans le même moment, c'est parce qu'il a tenté cette transmutation à la tribune qu'on ne peut plus lire simplement sa poésie comme un ensemble de « traditions pieuses et de nobles souvenirs. »

Proudhon comme Lamartine ont pourtant le même but affiché, revendiqué : s'émanciper de l'aliénation produite par les « tristes réalités de ce monde », selon les mots de l'avertissement de l'éditeur des *Méditations*. Cependant ils s'y prennent fort différemment, c'est certain⁹. Mais est-ce vraiment certain ? S'abandonner « aux inspirations

7. *Ibid.*, t.1, p. 239.

8. *Ibid.*, t.2, p. 136.

9. Eugène de Genoude, « Avertissement de l'éditeur », *Méditations poétiques, Nouvelles méditations poétiques*, p. 493.

d'une poésie rêveuse et entièrement détachée des intérêts actifs de ce monde » participe du même mouvement critique de ce monde qui a cours et qui trouve son expression vitupératrice mais aussi mélancolique dans l'ouvrage de Proudhon¹⁰. Parce qu'en réalité, Proudhon fait du Lamartine en prose dans *Misère de la philosophie*. Il cite une ballade citée par Etienne Buret, une ballade qui est du Lamartine simple : « Le rouet est silencieux dans la vallée / C'en est fait des sentiments de famille. / Sur un peu de fumée, le vieil aïeul / Étend ses mains pâles ; et le foyer vide / Est aussi désolé que son cœur¹¹. » Il cite Walter Scott qui déplore la disparition du monde sensible des campagnes et dont Edward P. Thompson a proposé une étude remarquable à propos de l'invention du temps minuté, du temps mesuré, qui accompagne la révolution industrielle et soumet le monde des journaliers à la tyrannie de l'horloge¹². Proudhon paraphrase aussi des rapports du Parlement anglais qui déplorent la dégradation misérable des habitants de Glensheil dans la région de Dundee. « Les deux sexes possédaient un goût extraordinaire pour la poésie et la musique. Maintenant, hélas ! Une longue épreuve de la pauvreté, la privation prolongée de nourriture suffisante, de vêtements convenables, ont profondément détérioré cette race qui était remarquablement belle¹³. » En 1846, Proudhon professe, cite, analyse, déplore, en réalité, il redouble tout ce que Lamartine a déjà professé, cité, analysé à la Chambre et c'est pourtant à lui qu'il reproche d'écrire de la poésie. « Lâches parasites, vils trafiquants de prose et de vers, tous dignes du salaire de Marsyas ! Oh ! Si votre supplice devait durer autant que mon mépris, il vous faudrait croire à l'éternité de l'enfer¹⁴. » Proudhon adopte une posture lyrique unique qui est celle de l'invocation apocalyptique aux poètes en tentant de définir ce que devrait être la vraie poésie réelle : son ouvrage est composé d'exposés économiques enchâssés dans un récit-cadre crépusculaire, un réquisitoire violent contre ce qu'il faut bien identifier comme un crime lyrique commis par Lamartine. Proudhon invente en fait un lyrisme critique, un lyrisme social en prose dont

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*, t.1, p. 237.

12. Edward P. Thompson, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel* (1967), trad. Isabelle Taudière, présenté par Alain Maillard, Paris, La Fabrique, 2004.

13. *Ibid.*, t. 1, p. 239.

14. *Ibid.*

il serait le seul prophète. « Mais salut au poète qu'aucune contradiction n'étonne, à celui qui chantera, vieux barde, les réprouvés de la civilisation, et qui viendra méditer un jour sur leurs vestiges ! Poète, ceux que déjà l'oubli environne, mais qui ne craignent ni l'enfer ni le trépas, te saluent ! Écoute¹⁵. » Contre Lamartine, il tente d'insuffler à la doctrine lyrique la puissance d'une critique sociale : mais comment mieux rendre justice à l'orateur lyrique Lamartine que d'effectuer parallèlement à lui ce qu'il tente de faire à la tribune de la Chambre ? Ce que Proudhon ne supporte pas, c'est la séparation des mondes, monde social, monde lyrique, ces deux mondes que tente justement de réunir Lamartine. Dans cette veine d'écriture, critique sociale greffée sur la puissance lyrique, la grande réussite poétique revient beaucoup plus tard à Hugo dans le recueil *Les Contemplations*, publié en 1856, avec les grandes tentatives d'épopées sociales que sont *Mélancholia*, *Chose vue un jour de printemps*, comme des avant-gardes poétiques des *Misérables*. En comparaison, *Jocelyn*, de Lamartine, rêvé comme une épopée démocratique, manque son but : trop pastoral¹⁶. L'apocalypse sociale racontée en puissance d'une voix qui cherche une alternative existentielle et concrète à la destruction du monde humain, celle qui est désirée de tout cœur par Proudhon, c'est Hugo qui l'écrit.

Pour comprendre ce qui est beaucoup plus qu'un malentendu ou une crispation paranoïaque entre Proudhon et Lamartine, la mention des habitants de Glensheil qui aimaient naturellement la poésie et la musique avant d'être soumis à l'enfer de vie industrielle est éclairante. Dans l'horizon de la critique sociale, chanter est une résistance au monde et à ses aliénations économiques et chanter est une activité sociale qui est en train de disparaître, selon Proudhon. En cessant de chanter pour professer à la tribune, Lamartine abdique lui aussi, en quelque sorte, il se soumet à l'ordre du monde oppressif et défend avec éloquence la nécessité de l'instruction pour les prolétaires, l'élargissement du droit de vote, l'exercice des libertés publiques, ne change rien à cette abdication fondamentale sans laquelle la vie lyrique et l'art pratique d'existence qui va avec ne sont plus possibles. Sans le savoir, en devant orateur parlementaire, Lamartine participe à la disparition de la vie lyrique. Mais n'est-ce pas aussi ce que fait Frédéric Moreau dans *l'Éducation*

15. *Ibid.*, t. 2, p. 137.

16. *Jocelyn* [1836], *Œuvres poétiques complètes*, éd. par Marius-François Guyard, Paris, Gallimard, 1963.

Sentimentale, qui abandonne l'ambition de faire poète pour faire de la politique avant de renoncer finalement ? Et alors il ne reste plus pour lui (et pour ses lecteurs) que l'amour comme fantasme de cette vie lyrique possible au bord des charmilles. Au regard de Proudhon, les *Méditations* de Lamartine formeraient bien finalement ces « vestiges » de la vie lyrique vécue par les « réprouvés de la civilisation », dont il parle dans *Misère de la philosophie*, ces hommes et ces femmes, dont le mode de vie a été détruit par la révolution industrielle et qui ne peuvent plus chanter.

En réalité, Flaubert, comme Proudhon, cède avant l'heure à ce que Jacques Rancière nomme ce « gros nuage noir » et qui désigne cette « description basique du nihilisme du monde contemporain » qui appelle à un retournement radical et qui, selon lui, a pris la place de la vision marxiste d'une révolution qui rêve moins mélancoliquement aux vestiges d'une vie lyrique ancienne qu'à inventer les conditions de son avènement dans l'avenir¹⁷. Pour Proudhon, tout est déjà mort, ou presque, défendre l'instruction (c'est-à-dire l'apprentissage de la lecture et la possibilité de la vie émancipatrice qui va avec) est hypocrite. « S'occuper de l'éducation des classes pauvres ! Mais c'est créer dans ces âmes dégénérées le plus atroce antagonisme, c'est leur imposer des idées que le travail leur rendrait insupportables, des affections incompatibles avec la grossièreté de leur état, des plaisirs dont le sentiment est chez eux émoussé. Si un pareil projet pouvait réussir, au lieu de faire du travailleur un homme, on en aurait fait un démon¹⁸. » Déjà que la division du travail a engendré des « hommes aussi faibles d'intelligence, aussi peu lettrés, que la masse des ouvriers attachés aux diverses branches de l'industrie typographique, compositeurs, pres-siers, frondeurs, relieurs et papetiers¹⁹ », on ne va pas, en plus, fonder l'émancipation sociale sur l'instruction ! Sans compter la féminisation du métier : « J'ai vu une compositrice [typographe], et c'était une des meilleures, qui ne savait pas lire, et ne connaissait des lettres que la figure²⁰. » Mais trêve de plaisanterie, cessons de plaisanter Proudhon, même s'il le mérite, qui est en réalité beaucoup plus radical que le

17. Jacques Rancière, *En quel temps vivons-nous ? Conversation avec Éric Hazan*, Paris, La Fabrique éditions, 2017, pp. 37-38.

18. *Ibid.*, p. 168.

19. *Ibid.*, p. 112.

20. *Ibid.*

Groupe Fresnes-Anthony de la Fédération anarchiste qui a assuré une republication excellente de *Misère de la philosophie*, celle avec laquelle nous travaillons et pour lequel « la lecture conçue comme contribution à la formation théorique et pratique n'est pas un luxe, mais une nécessité. La connaissance n'est pas neutre dans la mesure où elle doit servir à l'émancipation des peuples, détruire le pouvoir détenu par les spécialistes transformés en simples conseillers techniques se devant de répandre le savoir acquis²¹. »

Aucune possibilité, donc, de contrebalancer le désastre humain provoqué par la révolution industrielle chez Proudhon au moyen de l'instruction, de la lecture et de l'écriture, et donc de vivre lyriquement, comme le faisait Flaubert, pour lequel écrire un livre était « une manière spéciale de vivre », un droit qu'il se réserve à lui seul et qui, lorsqu'il est démocratisé, produit en acte, dans le cours de l'histoire, des démons bien plus terribles que ceux imaginés par Proudhon, du type de Sénécals qui terminent en commissaire du peuple de la pire eau selon Jean Borie²². Avant de condamner lui aussi la populace à la vulgarité éternelle en raison de son échec aux présidentielles de la II^{ème} République (les ouvriers, manifestement, n'ont pas voté pour lui), Lamartine rêvait d'émanciper le peuple par la lecture de ses poèmes afin que tous deviennent des poètes: pas Proudhon, ni Flaubert.

Marx pense différemment et, en ce sens, il échappe à l'apocalypse (provisoirement, avant l'écriture du *Capital*) et même à la modernité dépeinte par Flaubert en ne pensant pas le chant et la vie lyrique sur le mode de l'engloutissement, de la disparition programmée, ou comme impossibilité mi-ontologique, mi-misanthropique, et même mi-libérale, mais comme but de l'activité révolutionnaire (qui commence avec l'enquête sociale et l'écriture qui va avec). Dans ses *Manuscrits de 1844*, il explique, lui aussi, quoique plus sobrement que Proudhon – ce qui n'est pas difficile – l'aliénation de l'homme sensible à lui-même et au monde qui l'entoure qu'il relie directement à l'impossibilité de vivre lyrique. Comment vivre en harmonie avec le monde sensible quand par son travail les hommes et les femmes le transforment nécessairement en mécanisme d'oppression physique et sociale qui les transforme en déchets physiques et moraux? La propriété privée est le processus

21. *Ibid.* Sans pagination.

22. Gustave Flaubert, *Correspondance*, op. cit., lettre à Mademoiselle de Leroyer de Chantepie, 18 décembre 1859, t. 3, p. 66.

exemplaire par excellence qui empêche l'avènement de la vie lyrique conçue comme un communisme autant qu'un naturalisme. Alors que Proudhon décrit les manifestations sensibles de l'aliénation sur le mode de la perte, « tout dans l'esclavage prend le caractère de l'abaissement, les habitudes, les inclinations, les sentiments, les plaisirs ; il y a en lui une subversion universelle²³. » Marx décrit techniquement le mécanisme de la propriété privée qui empêche l'avènement de la vie lyrique. Flaubert, lui, ne conçoit de la vie lyrique pour tous que le désir de la propriété privée sous les atours des petites maisons qui défilent à l'entrée de *L'Éducation sentimentale* et dans lesquelles on s'imagine un chez soi avec un billard et une femme aimée alors qu'on ne pourra jamais se la payer. « Cette propriété privée matérielle, immédiatement sensible, est l'expression matérielle sensible de la vie humaine aliénée. Son mouvement – la production et la consommation – est la révélation sensible du mouvement de toute la production passée, c'est-à-dire qu'il est la réalisation ou la réalité de l'homme²⁴. » Nous serions en apparence très loin de Lamartine et de son progressisme lyrique, Lamartine qui défendait *mordicus* la propriété privée à la tribune ? Pas certain car Marx définit la vie lyrique qui doit advenir sous les traits même du lyrisme de son siècle. Il faut lire Marx, en laissant de côté l'histoire de la réception du texte, pour entendre le timbre qui résonne si fortement dans sa définition du communisme qu'il décrit avant tout comme une avant-garde sensible et poétique et n'est autre, sous les couleurs d'un exposé doctrinal, qu'un manifeste social pour une existence lyrique possible. « L'homme s'approprie son être universel d'une manière universelle, donc en tant qu'homme total. Chacun de ses rapports *humains* avec le monde, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, la pensée, la contemplation, le sentiment, la volonté, l'activité, l'amour, bref tous les organes de son individualité, comme les organes qui, dans leur forme, sont immédiatement des organes sociaux, [VII] sont dans leur comportement *objectif* ou dans leur *rapport à l'objet* l'appropriation de celui-ci, l'appropriation de la réalité *humaine*; leur rapport à l'objet est la *manifestation de la réalité humaine*; c'est l'activité humaine et la *souffrance* humaine car, comprise au sens humain, la

23. Pierre-Joseph Proudhon, *Misère de la philosophie*, op. cit., t.1, p. 168.

24. Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, Paris, Éditions sociales, collection Classiques du marxisme, 1972, p. 79.

souffrance est une jouissance que l'homme a de soi²⁵. » En tant que lecteurs et lectrices de Lamartine et de la poésie romantique du siècle, nous nous arrêtons immédiatement sur le mot « contemplation ». La petite histoire raconte que Marx, jeune, a écrit des poèmes qu'il a ensuite reniés comme mode d'expression conventionnel, qu'il a aussi écrit un roman et qu'il relisait avec lui les poèmes qu'écrivait Heine²⁶. Mais ce n'est pas dans cette direction qu'il faut regarder, il faut s'arrêter sur la figure de cet « homme total » en pleine jouissance de tous ses sens qui le conduisent à pouvoir contempler et même souffrir, car l'aliénation de l'homme sensible empêche même de souffrir, c'est-à-dire, de ressentir en pleine conscience son malheur, sa mélancolie, le *tempus fugit*, sans doute aussi, certainement, même, et, par la même occasion, empêche, en déduit-on, de s'exprimer, de chanter. Le voilà, le lyrisme conçu comme art pratique d'existence social énoncé en même temps que toutes ses modulations parlementaires, politiques, socialistes, réformistes, ou, à l'inverse, pour le nier et refuser qu'il soit le point de départ d'une réflexion politique sur l'amélioration des conditions de vie et de travail qui agite le Parlement en Angleterre et la Chambre en France, hier et aujourd'hui. Ce qui est chanté par Lamartine dans les *Méditations*, professé selon un argumentaire humanitariste et social par le même à la Chambre, ce qui est pleuré par Proudhon dans son ouvrage, ce qui est sublimé en amour chez Flaubert, mais aussi ce que décrit Chateaubriand des mœurs chez les Malouins avant la Révolution française, soit une harmonie de l'homme dans la jouissance esthétique et poétique avec le monde qui l'entoure, qui lui permette de chanter le monde, est chez Marx le noyau d'une réflexion économique et révolutionnaire.

Marx n'a pas écrit les *Méditations* et Lamartine a été seulement un révolutionnaire de circonstance en février 1848 mais, si l'on devait, avant Hugo, désigner la forme d'expérience et d'écriture poétique qui accompagne le plus justement cette définition concrète de la vie lyrique opérée dans les *Manuscrits de 1844*, en raison du formidable

25. *Ibid.*, p. 183.

26. Gabriele Pedulla, « Tendances Karl, Autour d'une tentative romanesque de Marx », traduit de l'italien par Cecilia Benaglia avec l'aimable autorisation de l'auteur. Paru originellement dans Karl Marx, *Scorpione e Fleice, Romanzo umoristico*, Editori Riuniti, Rome, 2011. Disponible à l'adresse : <<http://revueperiode.net/tendances-karl-autour-dune-tentative-romanesque-de-marx/>>.

succès qu'elles ont été, de leur infinie reproduction par la suite dans la poésie populaire, et aussi de la glose oratoire qu'elles ont nourri chez le poète devenu orateur qui a fini par faire du lyrisme une doctrine sociale autant que politique, c'est bien sûr à elles, aux *Méditations* que l'on pense. La pensée d'un homme total autant que nu dans un monde sensible qu'il traverse de poème en poème en le chantant pour trouver l'exacte coïncidence de sa voix avec toutes les voix qui résonnent en lui, au risque du silence, des méditations conçues comme autant de contemplations indépendamment de la langue qui s'en empare pour les chanter, c'est en soi une pratique d'existence sociale dont la défense et la modulation en droits et en impératifs de lutte sociale a encore de beaux jours devant elle. Au reste, Lamartine avait salué à sa manière le *Manifeste* de Marx et Engels en s'exclamant que les auteurs, ces « bougres », étaient aussi « un peu poètes²⁷ ». Ce n'était sans doute pas pour lui plaire, lui qui a totalement dévalué le socialisme utopique et surtout englouti la république de Février dans des tractations de politique stratégique qui l'ont desservi plus qu'autre chose.

Il est donc possible de concevoir le lyrisme en prise avec la puissance de la critique sociale qui se découvre au cours de cette première moitié du siècle, ce qui permet de mieux cerner la condamnation politique sans appel de Lamartine par Marx et Engels à la suite de l'échec de la Révolution de 48, à la suite des journées de juin qui signent pour eux le refus définitif de la démocratie parlementaire et bourgeoise qui se met bon an mal an à exister davantage. À partir du moment où l'avenir programmé se définit selon les coordonnées du lyrisme romantique, assister à son empêchement qui a permis de façon aussi sanglante de sortir de la vie sociale bonne, ceux-là même qui en étaient le plus privés, a dû être insupportable aux deux polémistes, enquêteurs et chercheurs. De même, Flaubert et Baudelaire ont pris en aversion extrême la langue sous-lyrique en prose qui a œuvré pour l'avènement de la II^{ème} République, aussi pleine de bonnes intentions et de promesses était-elle. Sans s'attarder en raison des limites imparties à cette publication, il serait intéressant aujourd'hui de réfléchir sur l'avenir que donne notre présent à ce passé si tumultueux du lyrisme, et cela en regard de la poésie contemporaine de notre temps, elle, qui a si bien assimilé et intériorisé l'impossibilité de vivre une vie

27. Cité dans Dolf Oehler, *Le Spleen contre l'oubli. Juin 1848. Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen, op. cit.*, p. 125 et p. 350.

lyrique dans le monde de tous, dans le monde commun à tous. Quel art pratique d'existence lyrique aujourd'hui a-t-on hérité de cette constellation de ce romantisme tel qu'on a tenté ici sommairement de le définir? (Puisqu'il est devenu très acrobatique aujourd'hui de penser le lyrisme comme acte d'existence sociale, du moins, dans nos contrées.) Difficile de répondre, car non seulement on ne pense plus d'alternative massive au monde dans lequel nous vivons, et tel qu'il fonctionne, mais la tribune lyrique a semble-t-il totalement disparu du champ de l'écriture contemporaine, ou se réfugiant sur les scènes de théâtre ou de performances en complète singularisation du monde social dont on ne peut plus non plus comme au temps de Marx et Lamartine cerner aussi aisément les contours, idéologiques et sociologiques (car le lyrisme parlementaire inventé par Lamartine était aussi sociologique). Plus d'auditoires, plus d'éloquences, plus de pensée révolutionnaire, très peu de pensée radicalement réformatrice, zéro poèmes, donc, en prise souterrainement avec ce qui n'est plus? Sans doute la raréfaction de la forme-poème s'explique aussi par ce contexte. Mais s'engager dans une telle voie de la réflexion, c'est encore penser le monde selon des coordonnées anciennes, c'est, toujours et encore, faire son petit Proudhon qui vitupère sous son gros nuage noir, et en mode mineur en plus. Non, pas question d'arpenter des vestiges ou encore d'admonester la création contemporaine mais plutôt de pister des apparitions formelles autour de laquelle s'agrègent des constellations de lecteurs, des constellations sociales, poétiques, et il y en a, sans qu'on puisse préjuger avant l'heure de leur avenir. Rester en veille.